

LE

MÉNESTREL

Le Numéro : 0 fr. 30

MUSIQUE ET THÉÂTRES

HENRI HEUGEL, Directeur

Le Numéro : 0 fr. 30

Adresser FRANCO à M. HENRI HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 bis, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, Musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

I. Bacchus dans la mythologie et dans l'opéra de Massenet (4^e article), AMÉDÉE BOUTAREL. — II. Semaine théâtrale : Reprise de *la Flûte enchantée*, à l'Opéra-Comique, ARTHUR POUGIN.
III. La musique et le théâtre aux Salons du Grand-Palais (8^e article), CAMILLE LE SENNE. — IV. Nouvelles diverses, concerts et nécrologie.

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour :

INITIATION N° 4

tirée du ballet de *Bacchus*, le nouvel opéra de J. MASSENET, et dansée par M^{lle} ZAMBELLI. — Suivra immédiatement : *Chanson de berger*, n° 4 des *Vieilles Chansons*, d'ED. CHAVAGNAT.

MUSIQUE DE CHANT

Nous publierons samedi prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT :

LA VIE EST DANS LE MONDE!

chanté par M. MURATORE dans l'opéra *Bacchus*, de J. MASSENET et CATULLE MENDÈS. — Suivra immédiatement : *La Pluie*, n° 8 des *Chansons rustiques*, de E. JAKUES-DALCROZE.

BACCHUS dans la mythologie et dans l'opéra de MASSENET

IV. — *Dionysos se révèle aux Phrygiens pendant la célébration d'une fête musicale de la nature.* — Sous les pâles clartés de la lune, inondant de ses reflets l'atmosphère d'une nuit de printemps, des amazones éoliennes chevauchaient en petite troupe à travers les halliers de la Grande-Phrygie. Quand la position des étoiles au-dessus de leurs têtes indiqua l'heure de minuit, elles mirent pied à terre et s'endormirent profondément. La direction de leur course vaguement orientée les avait conduites au fond de la vallée du Lycus, aux sources mêmes de cette rivière dont le Méandre reçoit plus bas le tribut, à un confluent où les eaux disparaissent au milieu de marécages sous une épaisse végétation de roseaux.

Elles s'éveillèrent à l'aube au son de mélodies phrygiennes. Sur la rive gauche du Lycus, des bergers s'acheminaient au pas de procession. Tenant à la main des flûtes, ils jouaient une sorte de plaintive mélodie partant de la note *ré* du médium de notre clé de *sol*, et descendant irrégulièrement d'une octave sans aucune altération. Des jeunes filles s'avançaient derrière eux, vêtues de claires tuniques de lin. Elles unissaient leurs voix au son des instruments. Sur leurs pas, un cortège religieux se dessinait dans la demi-obscurité, avançant une foule agitée dont les derniers rangs se perdaient à travers les brumes. Les amazones s'enfoncèrent sous les arbres, examinant tout, étonnées, presque émues de cette rustique simplicité.

Dans un décor superbe de la nature, les Phrygiens célébraient, sous forme de drame agreste, une figuration naïve dont les péripéties cosmiques de l'univers étaient l'occasion. Cette sorte

de pantomime, avec musique et chant, représentait la désolation des hommes chaque soir et leur joie chaque matin, à cause de la mort et de la résurrection du soleil. Il s'y mêlait des allusions à la force ravivée de cet astre pendant la moitié de l'année et s'affaiblissant ensuite pour une période égale.

A ces époques de convulsions terrestres, des côtes, des îles entières s'engloutissaient dans la mer. Les témoins de ces phénomènes et des continuel bouleversements que subissait l'écorce de la planète envisageaient l'existence comme instable et précaire. Toute notion scientifique faisant défaut, l'on n'osait croire à la persistance du monde. Quand le soleil descendait le soir derrière les collines du couchant, nul n'espérait plus le revoir à l'orient le lendemain. C'étaient, par suite, des terreurs étranges aux approches du crépuscule, un malaise comme celui que nous constatons encore chez les animaux. On cédait au sommeil en frissonnant d'inquiétude. Mais aussi, quels réveils triomphants! Quels débordements d'allégresse pour ceux qui avaient craint de rester à tout jamais ensevelis dans les ténèbres.

Il nous est difficile de concevoir aujourd'hui ces émotions d'un autre âge; nous en sommes empêchés par notre éducation scientifique. Une expérience indéfiniment prolongée nous garantit la permanence des choses. Pourtant

notre civilisation occidentale a connu de pareilles angoisses aux premiers siècles chrétiens. Alors on attendait à toute heure l'avènement du royaume de Dieu. Les moments solennels qui ont précédé l'an mil laissèrent également une trace ineffaçable dans l'histoire des nations catholiques du moyen âge.



TÊTE FÉMININE DE DIONYSOS DÉNOMMÉE ARIANE
Rome, Musée du Capitole.

Les Phrygiens primitifs apportaient à la dramatisation de leurs mythes une sincérité profonde. Chez eux, les puissances de la nature, tantôt violentes et terribles, tantôt irrésistiblement séductrices, étaient personnifiées par Déméter et son bel amant, le berger Athys. La déesse avait un autel sur les bords du Lycus. Tout auprès se dressait une de ces idoles de bois nommées autrefois Xoana, grossière figure taillée dans le tronc d'un chêne. C'est là que se célébrait chaque printemps la fête du soleil, qui devint celle de la nature et fut l'origine du culte de Bacchus. Quatre vieillards s'avancèrent, ayant au milieu d'eux un éphèbe de taille élancée. L'expression très douce des traits de son visage et sa blonde chevelure bouclée, fixée sur le front par une bandelette et retombant sur les épaules, lui prêtaient un aspect presque féminin. Une sorte de confiance en soi, calme et victorieuse, semblait se dégager de l'ensemble de sa belle physionomie.

Arrivé depuis peu dans le pays, ce jeune homme exerçait sur les habitants un prestige partout accepté. On ne savait rien de sa naissance, mais aussitôt qu'il ouvrait la bouche, chaque mot de lui évoquait à l'esprit une exquise image, prenait un attrait, une couleur, devenait comme un petit poème et chacun en goûtait le charme. Lorsqu'on vit cet étranger s'arrêter devant le Xoanon dans une pose hiératique, la foule éprouva le frémissement de l'attente, eut le pressentiment d'une influence divine.

Jusque-là, les sons de la flûte et le chant s'étaient dégagés lugubrement sur des rythmes lents et monotones; mais à mesure que le crépuscule de l'aube s'éclaircissait davantage, la musique prenait une allure plus vive. Elle cessa complètement tout à coup. Les vieillards se tournèrent vers l'orient, leurs bras se levèrent en un geste plein de noblesse et leur juvénile compagnon joignit les mains avec la simplicité d'un suppliant. Le murmure des eaux vives du Lycus semblait augmenter le silence par l'effet de sa continuité.

Quelques instants s'écoulèrent. Un long frisson passa sur la foule haletante. Une épopée de gloire commençait à se dérouler, celle de la résurrection du soleil sortant du tombeau de la nuit. L'astre se dégagea comme d'un foyer, sortant sur les crêtes de montagnes, et la vallée de Lycus resplendit de proche en proche jusqu'aux sources de la rivière qui sortait de terre en cascades et dont les chutes s'irisèrent, animant la colline de leurs mobiles reflets.

Ce retour de la lumière dans une sorte de pompe triomphale, n'était-ce pas, pour ce peuple agriculteur ou prêt à le devenir, le couronnement de tous ses espoirs? L'ombre se dissipait, le monde renaissait, les brises s'éveillaient, les branches s'animaient, les oiseaux chantaient, les âmes s'unissaient; c'était un paroxysme de joie; les admirations se faisaient délirantes, la vie reprenait partout son essor; chacun en jouissait avec une extase fervente, comme d'un présent du ciel toujours nouveau, dans l'ivresse intime des sens et du cœur.

Ce culte public et par cela même un peu théâtral, rendu par les Phrygiens à la terre et au soleil, fut l'origine de fêtes champêtres qui devinrent, au cours des siècles, une institution annuelle. Aux temps héroïques, chaque jour voyait se reproduire, sans solennité, des scènes analogues; mais celle que nous décrivons avait eu, seule encore, un caractère de généralité; le cérémonial peu compliqué en avait été réglé par avance et sa signification symbolique et religieuse proclamée par un assentiment unanime. Les Amazones s'y étaient rendues de fort loin, attirées par la curiosité. Un étranger, ce jeune éphèbe resté inconnu, en dirigeait les rites après y avoir convié les peuplades voisines du continent, celles des îles depuis Rhodes jusqu'à Mytilène, et même celles de la côte hellénique.

Au grand soleil de l'Asie mineure, la fête se poursuivait dans la lumière par une cérémonie de sacrifice. Des béliers que l'on avait amenés devaient servir de victimes. La flamme jaillit bientôt sur deux trépieds d'or. On jeta dans l'un la manne, parfum de l'aurore, dans l'autre le syrax, parfum de Déméter.

Les jeunes filles chantaient :

Déesse, messagère dorée du grand Titan le soleil, déesse qui guide pour nous le char de la lumière, blanche déité distributrice de la vie des hommes, conductrice de tous leurs travaux, augmente pour nous l'éclat de ton char sacré, sois favorable à nos vœux.

Les adolescents répondaient :

Déméter, dispensatrice de tous les biens, toi qui fleuris la terre et nous donnes les fruits, accorde-nous la paix et la concorde qui respectent tous les droits sacrés, ne nous refuse pas les abondantes richesses de la fécondité, ajoutes-y la santé, le plus précieux des dons.

Les pâtres livrèrent deux béliers aux vieillards pour être immolés; ils en conduisirent deux autres près du jeune éphèbe et les lui présentèrent. Alors des paroles si douces qu'il fallait prêter l'oreille pour les entendre, mais distinctes et harmonieuses comme des sons musicaux, sortirent de ses lèvres, et ses lèvres semblaient les avoir parées de toutes leurs grâces juvéniles. Il disait : « Ne tuez pas ces animaux. Laissez couler la vie en vous et autour de vous. La vie est semblable à ces eaux fluides. Regardez-les se répandre et porter la fraîcheur dans l'air. Ne sont-elles pas l'image des forces fécondantes de la nature, toujours vives, jamais épuisées. Que cette fête d'aujourd'hui soit celle de la végétation. Ne croyez plus à la mort. Voyez le pin cher à Athys, il ne perd jamais son feuillage, ni pendant les neiges de l'hiver, ni sous l'ardente canicule; il proteste contre l'idée d'une fin réelle des plantes sur la terre. Toute chose vivante est éternelle en ses métamorphoses et l'être porte en soi un éclair divin, une flamme d'immortalité. J'accepte les béliers que vous m'avez offerts, je goûte aux fruits de vos corbeilles. Reconnaissant de votre accueil, je vous apprendrai à multiplier pour vous-mêmes les dons de Déméter. Demain, vous poserez devant l'image de la déesse l'objet que vous aurez trouvé dans le lit du Lycus. Sa forme sera celle d'une forte branche d'arbre avec un éperon à l'extrémité. C'est un dieu qui vous l'enverra du ciel afin que vous appreniez à en fabriquer de pareils. Recueillez alors les paillettes d'or que roule, sur le sable, l'eau de vos fontaines; fondez au feu ces minuscules parcelles, façonnez-les, malléables encore, à coups de pierre, d'après le modèle que vous aurez devant vous. L'or deviendra ainsi la source de votre félicité en créant l'abondance. Le sol où vous aurez creusé, avec cette tige d'or, des sillons réguliers, vous donnera en peu de temps ses produits les meilleurs. Mais si vous employez l'or à d'autres usages, il deviendra pour vous la cause de terribles malheurs. Que le repos et la paix, la joie et l'amour règnent ici. Prospérez au sein de la nature; elle nous convie à ses banquets, elle vous aime. Souvenez-vous seulement qu'elle abhorre les combats, la guerre et le carnage. Croyez en moi quand je vous dis « laissez tomber vos armes », car je suis Dionysos, fils de Zeus. Je vous apporte à la fois toutes les ivresses, celles des arts aux sons des flûtes et des lyres, celles des coupes débordantes où je ferai couler un nectar divin, enfin celles de l'amour dans les délices de mes mystères. Venez à moi et vous serez initiés à mon culte d'humanité, dans la plénitude joyeuse de l'existence. Ce que vous cherchez, en proie au délire de la fièvre, vous le trouverez en moi si vous savez me comprendre. C'est le repos de l'âme, l'apaisement, le bonheur. »

A cet instant s'approchèrent en troupe les amazones, montées sur leurs chevaux superbement dressés. Elles leur firent fléchir les genoux devant Dionysos, et, dès qu'ils se furent relevés, sautèrent avec élégance sur le gazon. Myrina, la reine de ces femmes guerrières, s'avancant alors vers le divin éphèbe, prononça un serment au nom de ses compagnes : « Nous voulons croire à ta parole, dit-elle, car tu es bien le fils de Zeus. Nous jurons de t'obéir; commande, les Amazones sont à toi. » Ce jour-là, les dieux et les mortels comblèrent de présents Dionysos. Dans toutes les régions de la terre où il porta depuis ses pas, un cortège nombreux d'hommes et de femmes commença peu à peu à se grouper autour de lui et suivit partout sans se lasser ses voies triomphales.

(A suivre)

AMÉDÉE BOUTAREL.